

autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

“ Quand il revint, je l'entendis qui disait :

“ — C'est elle !

“ — A cheval ! commanda le grand seigneur.

“ En même temps, il jeta au maître de l'alqueria une bourse pleine d'or.

“ A moi il me dit :

“ — Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

“ Le voir un instant plus tôt, moi, je ne demandais pas mieux.

“ Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

“ La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allais, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine !

“ Puis, je demandai :

“ — Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami ?

“ — Bientôt, bientôt ! me fut-il répondu. Et nous allions toujours. Le crépuscule du soir venait. J'eus peur. Je voulus descendre de cheval. Le grand seigneur commanda :

“ — Au galop !

“ Et l'homme qui me tenait me mit sa main sur la bouche pour étouffer mes cris. Mais tout à coup, à travers champs, nous vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle et sans bride ; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée. La